



Hélène Lépine

Un léger désir de rouge

roman

H
h a m a c

Extrait de la publication

UN LÉGER DÉsir DE ROUGE

De la même auteure

Le vent déporte les enfants austères,
roman, Triptyque, 2006.

Les déserts de Mour Avy,
poésie, Triptyque, 2000.

Kiskéya, chroniques de l'envers d'une île,
roman, Triptyque, 1996.

Hélène Lépine

Un léger désir
de rouge

roman

H
h a m a c

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

H
h a m a c

Direction littéraire : Éric Simard

Révision : France Brûlé

Correction d'épreuves : Marie-Michèle Rheault

Mise en pages et maquette de la couverture : Pierre-Louis Cauchon

Photographie de la couverture : © Marie-Charlotte Aubin
(mariecharlotteaubin.blogspot.com)

Si vous désirez être tenu au courant des publications
de la collection HAMAC
vous pouvez nous écrire par courrier,
par courriel à info@hamac.qc.ca,
par télécopieur au 418 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet :
www.hamac.qc.ca

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Québec (Québec)
G1T 1Z3

Diffusion au Canada :
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Montréal (Québec)
H4N 1S2

Dépôt légal :
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2012
ISBN papier : 978-2-89448-684-9
ISBN PDF : 978-2-89664-667-8
ISBN EPUB : 978-2-89664-668-5

Ventes en Europe :
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

*À Claudine, Claire, Ingrid
et toutes les braves*

I

Moumbala, je ne te connais pas, tu es un nom qui m'est resté d'un rêve. Je t'imagine là-bas, au Sénégal. Tu as peut-être vu le jour sur la rive du fleuve Casamance ou sur celle du Siné-Saloum. Je me nomme Toulouse. Mon frère Delhi disait *Toulouse-born-to-lose**, sans savoir qu'à vingt-huit ans j'aurais perdu un sein, mes ailes de trapéziste, et Odilon mon amour.

Moumbala, je connais les chants nègres de ton pays. Petite, je les entendais le soir. Ils flottaient, vapeurs sonores, voyageuses, au-dessus du fleuve froid qui charrie ses eaux glacées ici même, devant la maison familiale. Ils s'élevaient et je m'approchais de la fenêtre pour mieux les écouter. Louvaine, ma presque sœur, me traitait de folle. Tu entends des voix, disait-elle en répétant

* Toulouse née pour la défaite.

les mots des aînés. Sûr, j'entendais des voix, celles des pêcheurs de la Casamance.

Casamance, ce n'est pas comme ton nom venu d'un rêve, c'est un mot appris dans l'enfance, le nom d'une région et de son fleuve. Plus que tout, un mot amulette, qui m'a servi les jours de colère quand les injures criées, catapultées, couvraient les bruits de l'absence. Nos parents ont garni une maison d'enfants et l'ont désertée. *Casamance*, *Casamance*, un mot que j'offrais à je ne sais quel dieu, chapelet de prières, pour que se taisent les enragés, pour que s'attardent auprès de nous nos parents absents.

Il y a tout pour le désir dans *Casamance*. La maison, la case, petite demeure à aimer, maison de dormance, oasis sur les rives d'un fleuve moins sévère que celui qui va et vient ici, sous ma fenêtre. Un rorqual géant, parfois calme, facilement démonté. Il ressemble aux gens de notre maison, qui n'est pas la case aimée. J'y suis revenue une fois opérée, une fois seule, privée d'Odilon, de mon refuge. Dans ce lieu piégé, j'essaie d'endormir le souvenir d'une Toulouse, trapéziste de métier, avec tous ses morceaux, ses désirs.



Moumbala, si j'ai appris ce mot de ta géographie, c'est que dans notre demeure sans vigie passait à l'occasion un ange, ma grand-mère Lili. Lili rapaillait alors ses petits-enfants dans le grand lit de nos parents absents et elle allait tirer le trésor familial d'un rayon de la bibliothèque. Les carnets de François-Marie Jullien, l'ancêtre. Elle en lisait des extraits ou, plutôt, elle racontait à partir des cahiers fragiles, précieux. Et enfin nous nous taisions. Je devrais dire, les autres se taisaient, s'apaisaient. Moi, je n'ai jamais beaucoup parlé, avec eux, avec quiconque, sauf Odilon, qui ne veut plus m'entendre. Voilà pourquoi je t'écris.

François-Marie Jullien parlait du Casamance, ce fleuve de ton pays dont il a exploré l'embouchure en 1782, des enfants nus qui s'éclaboussaient en riant dans ses eaux, des buffles, des mères jacasseuses, joyeuses, assises sur le rivage, des pêcheurs. Et nous parvenions à oublier, quoi exactement, nous ne le savions pas.

Maintenant, je dois oublier la Toulouse entière que j'étais, l'aérienne, la voltigeuse. Il me faut apprivoiser l'amazone que je suis devenue. J'ai vingt-huit ans et ma mère Louise, trente de plus. Elle aussi a eu un cancer du sein, mais elle a terrassé l'ennemi. Parce que je suis une battante,

répète-t-elle. Mon cancer est invasif, le sien ne l'était pas. Elle a mieux résisté, la battante.

J'ai vingt-huit ans et Odilon mon amour, mon bel acrobate, a eu peur de l'amazone qu'il a découverte après l'opération. Il n'a pas aimé le mandala couleur moutarde et magenta que j'ai dessiné au crayon feutre indélébile sur le bandage. Le mandala ne l'a pas aidé à accepter l'idée du sein manquant. Il n'est pas arrivé à oublier la Toulouse entière, même secrète, même méfiante, qu'il caressait, qu'il aimait. Du moins le croyions-nous, lui et moi. J'ai battu en retraite.

Moumbala, le cirque est en tournée à Iqaluit, là où la courbe de la terre glisse vers le pôle. Sans la maladie, je serais de la troupe, avec Odilon. Comme l'été dernier en Louisiane. Je me balancerai aujourd'hui, je m'élancerai dans le vide en entendant son hop ! de trapéziste porteur. Il attraperait mes bras tendus vers les siens. Dans les airs, je m'ouvrais, sans méfiance.

Odilon m'a laissée. J'ai laissé la troupe et j'ai fui Montréal, cette ville affairée, bruissante de langues. J'ai rebroussé chemin en aval, jusqu'à l'île d'Orléans, puis jusqu'à la maison normande de l'enfance accablée par les vents en haut de son cap, devant le fleuve désentravé.

Je ne peux plus étendre le bras gauche pour allumer la lampe de chevet sans crainte, je ne pourrais plus tendre les bras pour attraper la barre au vol, gonfler la poitrine pour l'offrir aux caresses d'Odilon. Je suis une mutante sans gloire.



Avec moi dans la maison de l'enfance, il y a Louvaine, l'indélogeable, il y a Coaticook, mon petit frère, si fragile de la tête, relégué dans la marge. Tu l'aimerais, Moumbala. Grand-mère Lili a vite mesuré ses angoisses et voulu apaiser sa tête affolée. Pour lui, elle a étendu des étoffes sur sa table de travail au grenier, elle les a lissées du plat de la main, les a taillées. Lili, les cheveux argentés ramassés en chignon, les lunettes sur le bout du nez, a cousu et orné des robes, des tuniques, des capes, sous les yeux attentifs de Coaticook, rassuré par ces gestes précis. Le droit fil à suivre, enfin. Il a appris. Depuis, il n'a pas cessé de confectionner des vêtements pour mes frères, Paris, Delhi, pour mes sœurs Oslo et Louvaine, pour moi. Hier soir, il m'a offert un costume de clown.

À cette heure, le fleuve froid pousse ses eaux vers l'océan et ton Afrique. D'elle, à la télé, je ne vois que des images de désastres, de tueries. Vos femmes sont violées, vos enfants meurent

de faim ou brandissent des armes. Est-ce ainsi Moumbala ? J'ai besoin de savoir si tout n'est qu'enfer chez toi. J'ai besoin de savoir pour Coaticook, pour vous. Si tu me dis que là-bas, les animaux et les hommes sortent au crépuscule, qu'ils goûtent le frais de l'air, malgré la discorde, les brasiers lointains, alors je respirerai mieux. Je sortirai dans ma souquenille de clown, au bras de Coaticook. Nous irons sur le bord du cap. Mon frère lancera ses phrases échevelées, il confiera au fleuve ses pensées, colombes éberluées, porteuses de messages d'espoir. Je le laisserai parler d'espoir, si toi, Moumbala, tu me traces un portrait de l'Afrique autrement que souffrante. J'ai besoin de croire que les hippopotames se la coulent douce dans le Casamance, que les éléphants s'aspergent d'eau fraîche quelque part sur le continent, que les enfants courent toujours sur les berges en souriant à des mères, à des pères besogneux et parleurs, qu'un jour Coaticook sourira pour de bon, pour de vrai, que je m'aspergerai d'eau de pluie en levant le bras bien haut pour tenir l'écuelle et la pencher juste ce qu'il faut, le temps qu'il faut.



J'ai dit Louvaine l'indélogeable. Moumbala, tu n'as pas dû comprendre. Quand j'ai eu dix mois, Louvaine a fait irruption dans la maison normande. Imagine une enfant qui n'a pas un an, debout dans son lit, des cheveux noirs et abondants sur la tête, des yeux sans repos, ses mains agrippées aux barreaux. Son lit, si proche du mien. La chambre n'était pas grande, elle ne devait pas en contenir deux. Une amante de Jean le Père avait porté cette enfant, puis n'en avait plus voulu. Louise la Mère l'a finalement adoptée, l'a nommée selon la tradition. Delhi, Oslo, Paris, Toulouse, nous portons tous le nom de la ville où ils nous ont conçus. Elle l'a appelée Louvaine, de Louvain, où Jean le Père avait aimé sa rivale. Tourner le fer dans la plaie, c'est ça, disait Lili.

Louvaine est aussi devenue une Jullien. Les plus vieux l'ont reniflée, ne l'ont pas reconnue. Elle s'est agrippée à la maison comme aux barreaux de son lit. Qu'on ne l'en déloge pas, qu'on ne la déloge plus. Ses yeux braqués sur moi la nuit m'ont dérobé le sommeil. Je n'ai jamais bien dormi.



Faux ! J'ai dormi à merveille toutes ces nuits dans les bras d'Odilon, mon dos contre son torse, mes hanches contre les siennes, mes fesses ventouses contre son sexe et ses aines. Contre, Moumbala, oui, contre. Oublie l'ennemi que ce mot pourrait évoquer. J'étais dans ses creux, lui dans mes pleins, et nous aimions incarner ce corps hybride, alanguiné, qui abritait notre sommeil. Un de ses bras en coussin sous ma tête se repliait à la hauteur de ma tempe. L'autre m'entourait et sa main cueillait mon sein gauche, fruit nourri de nos amours, gorgé, chaud. C'était avant qu'il ne devienne fruit moisi à jeter, avant qu'il soit à jamais le manquant.

Le soir de mon retour dans notre antre, à peine couchés, Odilon a décollé son torse, il a désuni ses jambes des miennes. Il a retiré ses bras. Sa main n'a que frôlé ma poitrine meurtrie. Elle a recouvert ses paupières quand il a pleuré. Il savait son corps incapable désormais de m'envelopper, de m'accueillir.

Odilon contre moi. Moumbala, le mot revêt maintenant son sens guerrier. Odilon se protège. La troupe lui sert de bouclier. Il ne la quitte plus. Mes yeux restent grand ouverts dans la nuit. Mes matins sont sans consolation.



À Montréal, tout de suite après l'opération, j'ai reçu des roses rouge vif. De Jean le Père. Il sait faire. De loin, toujours. La fleuriste avait pris son message en dictée. *Prompt rétablissement*. Comme après une appendicite aiguë ou une double pneumonie. Signé *Jean Jullien*. Des roses rouge vif que j'ai regardées, de loin. À ma demande, l'infirmière les avait placées sur le rebord de la fenêtre. Elle les trouvait si belles.

Qui vous a offert ça ?

Mon professeur de philosophie.

Je lui ai dit de les emporter chez elle, que leur parfum me soulevait le cœur. C'est vrai Moumbala, j'avais le cœur à l'envers, ce cœur de toute petite, que l'opération avait momentanément ranimé. *Prompt rétablissement*. Je tournais la tête vers la porte quand elle s'ouvrait. Pas vu le prof de philo entrer, s'approcher de sa fille, lui prendre la main, se taire avec elle. Pas une seule fois. Il y a si longtemps qu'il évite ses enfants, la horde comme il dit.

Celle que j'ai vue arriver, s'asseoir, que j'ai entendue parler, parler, c'est Louise la Mère, la battante, l'experte. Comment vaincre le cancer en une leçon et cent recommandations. Le thé vert,

les antioxydants, la marche rapide, la macrobiotique. Une fois, j'ai pu l'interrompre.

Et la chimio ?

Je n'ai eu que de la radio.

Rien pour contrer la peur de ce qui m'attendait. Elle a continué sa leçon. Suivre la méthode Lebed, faire de l'art-thérapie, fuir les pessimistes. Fuir. J'ai regardé la fenêtre tout le temps qu'a duré sa visite. Louise la Mère, tuante.

Bon, je file. Ma sabbatique à planifier. J'imagine qu'Odilon s'en vient.

Moumbala, un bref instant, dans ce lit d'opérée, j'avais rêvé de poser ma tête contre sa poitrine intacte. J'avais rêvé. Sentir son souffle sur mon front, sentir qu'elle, elle comprenait. Rien de tel, non, rien, moins que rien.



Je ne resterai pas longtemps dans cette maison hantée. Les fantômes sèment leurs murmures dans ses pièces, sur les escaliers de bois verni, le dos des fauteuils. Ceux de nos parents absents, en allés autour du globe, conférenciers vedettes, orgueilleux dispensateurs de savoirs jalousés, fantômes, encore et toujours, dans leur propre demeure. Ceux de Lili défunte, ses prières célestes pour Coaticook. Les murmures de

François-Marie aussi, échappés des cahiers de cuir, entremêlés des nôtres, inquiets.

Cette nuit, j'ai volé deux de ses cahiers. Les africains. Volé, tu as bien lu, volé parce que Louvaine en a la garde. Oui, Moumbala, Louvaine, l'intendante de la maison hantée, l'indélogeable, toujours en alerte, avec sa peur de la rue, de l'éviction. Les cahiers dans mon baluchon, je pourrai partir. Je retournerai à l'école de cirque. J'apprendrai l'art du clown blanc, du clown triste, faire rire même si on pleure. Cela me servira plus tard, dans ton Afrique ou ailleurs.



J'ai quitté les airs, si rassurants pour une trapéziste. J'apprends la marche en emboîtant le pas à Coaticook. Je dois pouvoir fouler le sol si je veux reprendre la route. Coaticook a achevé la cape qu'il a dessinée et taillée pour moi. Il ne veut plus voir mon blouson de cuir quand il jette un coup d'œil pour vérifier si je le suis. Je la porte, oui, mais par-dessus le blouson. Je me dis qu'elle me donne plus de poids pour rester sur terre. Louvaine se méfie de nos capes complices, de nos sorties, du rorqual géant, ce nom répété qui la fâche.

Fleuve, on dit fleuve.

Elle n'aime pas marcher à grandes foulées derrière Coaticook. Elle déteste quand les jours d'avant les crises, arrivé au bord du cap, il dresse son corps vent debout et hurle ses soliloques, où il est question de dangers, d'archanges aux ailes criblées, de corbeaux piailleurs.

Nous sortons, Moumbala. J'ai revêtu la cape. Je vais marcher en attendant de faire le clown. Je ne dois pas m'attarder ici.



Laisse-moi te décrire ce que je vois ces jours-ci de la normande. Devant, il y a le gris d'un jour de plein automne, le gris du fleuve froid. Il y a le noir de la rive opposée, un long trait d'union entre les flots et les nuages lourds et bas. Sur les côtés de la maison, les troncs sombres, les ramures mornes des chênes et des érables sans feuillage. Ils montent la garde jusqu'à l'arrière. Des sentinelles, Moumbala. Comme toujours. Pas de voisins en vue, pas d'indésirables. Pas de baobabs ou de nérés au-dessous desquels s'assemblent les villageois de mes chants nègres. La même maison isolée qu'autrefois. Une intimité préservée, disaient Jean le Père et Louise la Mère.

La ville de Québec n'est pas loin. Elle n'est pas visible d'ici. Je la connais mal, elle, pourtant

H
h a m a c

Dans la même collection

Chaque automne j'ai envie de mourir

Véronique Côté et Steve Gagnon, 2012

L'Hiver à Cape Cod

Pierre Gobeil, 2011

Depuis les cendres

Emmanuel Bouchard, 2011

La Dévorante

Lynda Dion, 2011

Déjà

Nicolas Bertrand, 2010

La Pureté

Vincent Thibault, 2010

La Trajectoire

Stéphane Libertad, 2010

La Louée

Françoise Bouffière, 2009

Être

Éric Simard, 2009

Au passage

Emmanuel Bouchard, 2008

Enthéos

Julie Gravel-Richard, 2008

La Deuxième Vie de Clara Onyx

Sinclair Dumontais, 2008


h a m a c - c a r n e t s

Dans la collection hamac-carnets

Pour en finir avec le sexe

Caroline Allard et Iris, 2011

J'écris parce que je chante mal

Daniel Rondeau, 2010

Passion Japon

Valérie Harvey, 2010

Les Chroniques d'une mère indigne 2

Caroline Allard, 2009

Un taxi la nuit T-II

Pierre-Léon Lalonde, 2009

Lucie le chien

Sophie Bienvenu, 2007

Les Chroniques d'une mère indigne 1

Caroline Allard, 2007

Un taxi la nuit

Pierre-Léon Lalonde, 2007

Entièrement consacrée à la fiction,
la collection Hamac propose des textes
profondément humains qui brillent
par leur qualité littéraire.



Si vous avez aimé celui-ci,
nous vous invitons à découvrir
les autres titres de la collection.
Vous aurez certainement
du plaisir à les lire.



Pour soumettre un manuscrit ou obtenir plus d'informations,
visitez le site www.hamac.qc.ca

La collection Hamac est dirigée par Éric Simard.

Pour effectuer une recherche libre par mot-clé à l'intérieur de cet ouvrage,
rendez-vous sur notre site Internet au www.septentrion.qc.ca

Tous les livres de la collection Hamac sont imprimés sur du papier recyclé, traité sans chlore et contenant 100 % de fibres postconsommation, selon les recommandations d'ÉcoInitiatives (www.oldgrowthfree.com/ecoinitiatives).

En respectant les forêts, le Septentrion espère qu'il restera toujours assez d'arbres sur terre pour accrocher des hamacs.



**PROTÉGEONS
NOS FORÊTS**

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN ARNO PRO CORPS 13
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR PIERRE-LOUIS CAUCHON
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION